

ENQUÊTE CRIMINELLE

**JEAN-PIERRE
SCHACKIS**



SCÈNE DE CRIME ZONE INTERDITE SCÈNE DE CRIME ZONE INTERDITE SCÈNE DE CRIME ZONE INTERDITE SCÈNE DE CRIME ZONE INTERDITE SCÈNE DE CRIME ZONE IN

LES YEUX DE LA CONSCIENCE

Jean-Pierre Schackis 1

Les Yeux de la conscience

© Jean-Pierre Schackis 1, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3542-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AVIS AUX LECTRICES ET LECTEURS.

« Les yeux de la conscience » ne sont que la version légèrement revue d'« Au nom du Père et du... ». La modification du titre et de la couverture s'explique par un changement d'éditeur et un quatrième tirage de l'ouvrage.

En effet, l'ancienne couverture étant la propriété de l'éditeur précédent, la création d'une nouvelle s'est avérée nécessaire. Jean-Yves Blais s'en est chargé avec brio.

Quant au texte, il est quasi identique à celui de « Au nom du Père et du ... » mis à part quelques détails. Toutefois, l'énigme posée a été modifiée et la solution est désormais adjointe dans les dernières pages du livre.

AVERTISSEMENT

Bien que cette histoire fasse la part belle à des faits ayant réellement existé, elle n'en reste pas moins une fiction. L'auteur tient donc à préciser que les divers protagonistes de ce récit, gendarmes et religieux entre autres, sortent directement de son imagination. En aucun cas, ils ne peuvent être apparentés avec des personnes existantes ou ayant existé. Si cela était, seule une extraordinaire et pernicieuse coïncidence en serait responsable... sauf en ce qui concerne le « Sumo », personnage attachant et hors norme. L'auteur reconnaît humblement s'être très largement inspiré de l'adjudant-chef Dominique Simon qui à l'époque des vols de livres, commandait la brigade à Rosheim, unité territorialement compétente pour le Mont Sainte-Odile. Si le physique du personnage lui correspond sans conteste, l'original est bien plus fin et professionnel que mon personnage.

Un grand merci à toi, Dominique, pour m'avoir permis de te citer nominativement ci-dessus.

CHAPITRE I

Le 2 juillet 2000, c'est avec moi que tout commence...

— Soufflez là-dedans ! Plus fort !

J'obtempère et m'époumone jusqu'au dernier millimètre cube d'air vicié que j'expulse avec la force d'un haltérophile au terme de l'effort. D'une petite voix à peine audible, j'ose et regrette instantanément :

— Je suis curé...

— Oui et ça excuse en quoi ? rétorque l'imposant gendarme occupé à dégonfler le ballon de l'alcootest, tout en ajoutant : vos papiers, s'il vous plaît ?

Je lui tends mon portefeuille en croco, mais il le refuse en agitant son index tel un petit essuie-glace.

— Vous les sortez les uns après les autres, s'il vous plaît.

« Là, franchement, il m'agace. Le fait-il exprès parce que je suis prêtre ? D'ailleurs, je ne comprends pas pourquoi il m'arrête, je viens à peine de parcourir cinquante mètres. Il a bien vu que je quittais la place de stationnement à quelques mètres de là. »

— Je viens juste de démarrer, monsieur l'agent. Je pense que vous m'avez vu sortir de l'immeuble.

— Parfaitement, mais ici vous êtes sur la voie publique et à ce titre vous êtes soumis aux règles du code de la route comme tout le monde.

Que veut dire ce « comme tout le monde » ? Ce contrôle est-il en place

uniquement pour moi ? À l'évidence non, puisque je vois que les conducteurs venant en sens inverse subissent le même sort. La parano me guette...

— J'aurais pu partir dans l'autre direction !

— Bien sûr, rien ne vous en empêchait mais pour votre information il y a un deuxième poste cent mètres derrière vous. C'est bonnet blanc et blanc bonnet, ricane l'impressionnant gendarme en examinant lentement et scrupuleusement mon permis de conduire, ma carte grise et enfin l'assurance de la voiture.

— « D'ici qu'il aille vérifier que ce ne sont pas des faux ! »

— Vous habitez Strasbourg ?

« Il le fait exprès ? C'est inscrit sur mon permis. Calme-toi Emmanuel, calme-toi ! »

— Euh... À vrai dire jusqu'à ce jour. Demain, j'intègre mon nouvel appartement au Mont Sainte-Odile où je suis nommé directeur.

— Félicitations. Ravi de faire votre connaissance. Nous avons déjà beaucoup entendu parler de vous Je suis l'adjudant Désiré Bouffi, je commande la brigade de Rosheim.

« Comment ça entendu parler de moi ? À quel propos ? Qui colporte des ragots ? »

— Vous êtes à la recherche de quelque chose de précis ? Si je peux vous aider, je connais Barr et ses habitants sur le bout des doigts.

« Mais de quoi se mêle-t-il ? Il commence à m'agacer avec ses insinuations. »

— Non, j'ai rendu visite à mon ami Hugo avec qui j'ai déjeuné. C'est tout ! Un ancien du séminaire. Nous avons fait une partie de nos études ensemble.

« Mais pourquoi me justifié-je autant ? »

— Oui, bien sûr... Tenez, je vous rends vos papiers, monsieur le curé Zenft... Pierre-Emmanuel Zenft. À un de ces quatre, au plaisir de vous revoir sur votre... perchoir.

— Enchanté, dis-je, pensant exactement le contraire.

— Vous avez de la chance... vous êtes négatif.

— Pardon ?

— Je parlais de l'alcootest. Il est négatif. Nous ne pratiquons pas encore d'autres tests.

— Que cache votre allusion, monsieur l'agent ?

— Je suis gendarme, plus précisément adjudant de gendarmerie et je tiens à ce titre. Ensuite, il n'y a aucune allusion cachée, nous ne pratiquons pas encore les tests liés à la consommation des stupéfiants, mais cela ne saurait tarder. C'est tout ce que j'ai voulu dire. Vous ne seriez pas un peu parano, monsieur le Curé ?

Aïe... J'ai encore perdu une occasion de me taire. Je suis trop nerveux. Le stress de ce déménagement, mes nouvelles fonctions, ce contrôle pour le moins inopportun, bref tout y est pour me rendre hyper-réactif. Je range mes documents sous l'œil goguenard du gendarme, cale deux fois avant de prendre enfin la route tout en faisant brouter ma petite carriole.

1^{er} janvier 1919 — Marmoutier.

Soir d'hiver, tempête de neige, un vent glacial hurle. Assis sur un tabouret

près du bar, il attend qu'elle finisse son service. Elle craque pour ses yeux bleu glacier. Elle est conquise.

Ils courent vers la voiture. Il bifurque à gauche au lieu d'aller à droite. Elle le lui dit. Il ricane. Impassible. Bien plus loin, il s'arrête dans la forêt près de l'étang gelé, la neige tournoie, elle est figée. Il ouvre une petite trousse en cuir fauve. Sous la faible lueur du plafonnier, les lames des scalpels scintillent. Elle hurle.

Une heure plus tard, il repart avec dans sa petite boîte ses premiers trophées. Loin derrière la voiture qui glisse dans la nuit, exsangue, elle gît...

Mes premiers huit jours dans ce mythique monastère qu'est le Mont Sainte-Odile (1) s'écoulent à la vitesse mach 2. Je suis logé à l'hôtel en attendant que la tapisserie de mon appartement, blanche j'y tiens, soit refaite et que je puisse enfin l'arranger à ma convenance. La déco est une de mes passions héritées de ma grand-mère, petite main dans une grande maison de couture. Mes objets fétiches me manquent : Avant tout une repro plus vraie que nature d'une toile du Caravage, « Les musiciens ». La sensualité qui s'en dégage me touche beaucoup. J'adore le clair-obscur, qui, concernant l'artiste, est un clin d'œil qui m'amuse singulièrement. Le *Doryphore*, petite statue de bronze ramenée d'Athènes, est soigneusement rangée au fond de ma malle avec *Cupidon*, *Kouros* et *Pirée*, mon quarté gagnant. Mes livres, j'en ai pléthore, prennent à eux seuls deux cantines. L'envie de relire Armistead Maupin et ses chroniques de San Francisco me reprend. J'adore l'ambiance de ses bouquins. En attendant, je passe mes jours à intégrer les divers fonctionnements de cette immense usine à touristes. Mis à part ma participation aux rites religieux qui rythment la journée et me rappellent ma fonction, me voici transformé en directeur d'entreprise et chef de travaux. Il me faut rapidement saisir le rôle et les responsabilités de chacun pour éviter des

vexations ou des frustrations inutiles. Je me retrouve à gérer les revendications plus ou moins larvées des employés et leur planning infernal bouclé le lundi pour la semaine et défait le mercredi. Suivent les visites de sécurité pointilleuses à souhait passant et repassant tout au crible et relevant les points défailants qui m'obligent à revoir l'échelonnement des travaux pour y remédier et à courir après les artisans qui me promettent de débarquer le lundi. Oui mais lequel ? Eux seuls le savent ! Et si on a la chance que ce soit le bon lundi et qu'ils restent le temps nécessaire, sans être appelés pour une urgence en nous abandonnant au milieu des outils, plâtre, échelles et autres, comptant sur notre compréhension légendaire pour les excuser, on peut remercier Dieu... et tous ses saints !

Compréhension que pour ma part je dois puiser au plus profond de moi, même parfois du bout de mes lèvres... pincées.

J'ai tant couru cette semaine que mon sobriquet de Forrest Gump, (Cours, père Emmanuel, cours !) dû à ma ressemblance avec Tom Hanks ne m'a jamais semblé aussi approprié. Le soir, après un ultime passage dans mon bureau, je monte dans ma chambre et m'écroule sur le lit, harassé de fatigue.

Sous un soleil de plomb dans un ciel turquoise, le lundi dix juillet à dix heures tapantes, je me dirige vers la sacristie, revêts ma chasuble et mon étole, puis, transcendé, me rends au chœur de l'église afin de célébrer la messe. Dans la nef, une dizaine de fidèles suit l'office avec ferveur. Devant moi, à quelques mètres, deux adorateurs à genoux boivent mes paroles. Dès la fin de la célébration, je me promets d'aller discuter avec eux pour les féliciter de leur engagement. Ils arrivent au Mont par groupe de vingt à trente, hommes et femmes, et y restent la semaine. Issus de tous les coins d'Alsace, ils se relaient pour assurer de jour comme de nuit, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, l'Adoration devant le très Saint-Sacrement de l'Eucharistie.

Cette pratique a été souhaitée par Monseigneur Ruch (2) évêque de Strasbourg, en 1924. Il tenait à ce que soit mise en place une adoration